

PIERRE-EMMANUEL LUNEAU-DAURIGNAC

L'entraîneur et l'enfant

LES ABUS SEXUELS DANS LE SPORT

Révélation
sur un système pervers

SEUIL

L'ENTRAÎNEUR
ET L'ENFANT

PIERRE-EMMANUEL LUNEAU-DAURIGNAC

L'ENTRAÎNEUR ET L'ENFANT

LES ABUS SEXUELS DANS LE SPORT

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-146398-9

© Éditions du Seuil, janvier 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À la mémoire de Choi Suk-hyeon, athlète de triathlon sud-coréenne
qui a donné sa vie pour tenter de sauver celle des sportifs du monde entier.*

« Je vis entre rêve et réalité. »

Antoine Griezmann,
footballeur.

« Ces Romains si jaloux, si fiers de leurs suffrages,
Qui jadis commandaient aux rois, aux nations,
Décernaient les faisceaux, donnaient les légions,
Et seuls, dictant la paix, ou proclamant la guerre,
Régnaient du Capitole aux deux bouts de la terre,
Esclaves maintenant de plaisirs corrupteurs,
Que leur faut-il? Du pain et des gladiateurs. »

Decimus Iunius Iuvenalis, *Satires*.

Avant-propos

Ce livre n'est pas un ouvrage écrit par un journaliste amoureux de sport qui, après avoir plongé au tréfonds des comportements les plus abjects et des arrangements les plus criminels, en serait ressorti dégoûté à jamais de sa passion. En fait, il est un peu l'inverse. Je ne suis pas un journaliste sportif ni même un spectateur assidu des grandes retransmissions télévisées et ma pratique sportive est surtout hygiénique. Mais, après trois années passées à enquêter sur ce dossier, après avoir vu des femmes et des hommes aux enfances broyées retourner sur les terrains pour aller transmettre leur passion, après en avoir écouté d'autres se battre seuls pendant des décennies pour réclamer justice et exiger une pratique sportive dénuée de violences sexuelles, je peux dire que ma vision du sport a changé. Ils me l'ont fait aimer.

Loin des paillettes du star-system sportif, ils m'ont montré que le sport pouvait être une activité humble et belle, qui nous reconnecte à nous-mêmes et à la nature, une école du respect de l'autre, équipier ou adversaire, un ciment du vivre-ensemble pour les enfants tapant dans un ballon crevé sur un parking des quartiers ouvriers de Manchester comme pour les futures championnes olympiques d'un club de gymnastique de Séoul.

Mais, attention, avant d'en arriver là, la route a été rude, pénible et sombre, semée d'espoirs et de déceptions, de nouveaux espoirs

et de déceptions plus grandes encore. J'ai découvert des entraîneurs usant d'enfants par dizaines pour leur plaisir ; des patrons de fédérations sportives inventant des mécanismes juridiques insensés pour faire taire les victimes et protéger les abuseurs ; des enfants violés se taisant de peur d'attrister leurs parents ; des parents mettant fin à leurs jours, terrassés par la culpabilité de n'avoir su protéger leur enfant ; des agents publics préférant défendre la réputation d'un club plutôt que l'intégrité physique d'une adolescente, et même un entraîneur aux relations haut placées suspecté d'agression sexuelle sur plusieurs mineures, mourir étrangement étouffé, seul, dans sa cellule de prison...

Un sportif sur sept est victime d'une forme de violence sexuelle avant ses 18 ans. Menée en Europe sur plus de 4 000 personnes et publiée en 2015¹, l'étude qui aboutit à cette conclusion est la plus large et la plus crédible à ce jour. Si l'on applique cette proportion à tous les mineurs pratiquant un sport dans le monde, le résultat est tellement énorme qu'il est inconcevable. Alors, pour tenter d'appréhender ce phénomène mondial, dont aucune étude ne pourra jamais connaître le nombre exact de victimes, j'ai voulu en chercher les causes, les isoler l'une après l'autre et essayer petit à petit de dessiner en creux le portrait de cette épidémie.

Depuis l'été 2007, date à laquelle je me suis penché pour la première fois sur cette question, j'ai recueilli des dizaines et des dizaines de récits dans une trentaine de pays. J'ai choisi d'enquêter dans cinq d'entre eux et dans des disciplines différentes, car on sait aujourd'hui qu'aucune n'est épargnée. L'un après l'autre, j'ai exploré tous les étages où se jouent ces drames, du sportif

1. Tine Vertommen et Nicolette Schipper-van Veldhoven, Mike Hartill et Filip Van Den Eede, « Interpersonal violence against children in sport in the Netherlands and Belgium », *Child Abuse et Neglect*, 2015.

au sommet du sport mondial. J'ai interrogé des victimes et des entraîneurs, des parents, des présidents de clubs et de fédérations, des policiers, des sociologues et des psychologues du sport, des ministres et même, tout en haut de la pyramide, dans le saint des saints du sport, les responsables du Comité international olympique. Grâce à ses témoignages, à des milliers de pages de documents officiels, d'études et de rapports confidentiels, j'ai essayé de démonter pièce par pièce les éléments de ce mécanisme, sinistre et pervers.

Cette enquête reprend certaines affaires connues et en dévoile d'autres. Mais s'il ne fait aucun doute que, sans le courage extraordinaire des victimes qui ont dévoilé leur histoire et la pugnacité de journalistes comme ceux de l'*Indianapolis Star*, du *Guardian* ou du *Nouvel Observateur*, la prise de conscience planétaire actuelle n'aurait pas eu lieu, pour ma part, j'ai d'abord voulu montrer que ce phénomène n'est pas un problème individuel, mais un problème systémique. Les violences sexuelles dans le sport sont très loin de se résumer à une affaire de pédophilie. Leurs racines sont profondes et multiples : course aux médailles à tout prix, enjeux financiers colossaux, absence d'instances de contrôle, parents rêvant à la place de leur enfant, habitude de la douleur, entraînements trop précoces, culte de l'autorité, culte de la masculinité, lacune du dialogue intrafamilial, absence de formation des encadrants, désengagement des États, sous-représentation féminine, et la liste n'est pas close.

Le mouvement sportif et les pouvoirs publics ont le devoir de se remettre en question et de prendre de toute urgence des mesures concrètes pour faire diminuer le nombre de drames qui continuent de se jouer aujourd'hui. Mais aux côtés des États et des fédérations sportives, ma conviction est qu'il est de notre devoir à tous de nous emparer de cette cause, sportifs, parents,

L'ENTRAÎNEUR ET L'ENFANT

associations, médias, industriels du sport, citoyens spectateurs, nous devons les aider. Les pages qui suivent montrent, assez clairement je le crains, qu'ils n'y arriveront pas tout seuls.

Paul

« Le danger avait l'haleine tiède d'un animal assoupi. »

Lola Lafon, *Chavirer*.

La maison de Paul Stewart est aussi belle que celles des magazines. Sur les hauteurs de Blackpool, la station balnéaire du nord de Manchester, la demeure de cet ancien footballeur professionnel est l'une des plus imposantes. C'est une grande bâtisse en briques rouges de trois étages construite au début du siècle dernier, le lierre y grimpe sagement autour des bow-windows, le heurtoir en laiton de la porte d'entrée étincelle et, devant la haie de buis taillée de frais, une énorme Range Rover noire attend. Paul Stewart est un footballeur qui a réussi.

Paul Stewart a accepté de me recevoir pour me raconter son histoire. Ensemble, nous avons prévu trois rencontres étalées sur trois jours. Je mesure ma chance, car parmi les footballeurs qui ont parlé, il est le plus connu, celui qui a eu la carrière la plus brillante. Paul a été sélectionné en équipe nationale, en 1992 il a été le footballeur dont le transfert était le plus cher du football britannique et quand il jouait pour Tottenham, c'est lui qui a marqué le but de la victoire le soir de la finale de la Coupe d'Angleterre devant les yeux du prince Charles et de Lady D.

Je sonne à la porte. Il m'ouvre, il plante ses yeux bleu très clair dans les miens et sourit, « Bienvenue ». 1 mètre 85, 100 kilos, il

a beau avoir dépassé la cinquantaine depuis longtemps, l'ancien champion reste impressionnant. Nous traversons la maison lentement. La grande bâtisse est vide et silencieuse. Ses trois enfants n'y vivent plus, sa femme s'est absentée pour l'après-midi. Nous entrons dans une véranda donnant sur un grand jardin. Un immense canapé de cuir blanc fait face aux baies vitrées. Il s'assoit. Paul Stewart a le visage d'un boxeur fatigué, le menton est volontaire mais l'alcool et la drogue ont épaissi ses joues et ses paupières comme autant de coups de poing. « Par quoi voulez-vous qu'on commence ? » me demande-t-il. Paul Stewart a été violé par son entraîneur, Frank Roper, de l'âge de 10 ans à l'âge de 15 ans.

Je lui demande pourquoi il s'est décidé à parler. « Je me suis tu pendant quarante-deux ans, je pensais que je ne pourrais jamais dire cela à quelqu'un. Mais oui, je me souviens très bien de cette journée. C'était un matin, je buvais mon café devant mon ordinateur et je suis tombé sur un article sur Internet, une histoire de footballeur qui s'appelait Andy Woodward. Je ne le connaissais pas personnellement parce que c'était un joueur qui jouait dans de plus petites divisions que moi, mais le nom d'un type, Barry Bennell, me disait quelque chose. Je m'en souvenais parce que, quand j'étais jeune, mon père avait eu une altercation avec lui au bord d'un terrain. Et puis j'ai lu l'article, et là, c'était comme si je lisais l'histoire de ma propre vie avec le nom de quelqu'un d'autre. »

J'ai apporté l'exemplaire du *Guardian* de ce jour-là. Je le lui tends. Il lit d'abord en silence et puis à voix haute. « J'étais terrorisé parce qu'il avait tout pouvoir sur moi. À ce moment-là j'étais coincé de tous côtés, il me violait même lorsque ma sœur était dans la maison. » Ses yeux parcourent l'article de long en large. « Si je l'énervais d'une façon ou d'une autre, il pouvait m'exclure de l'équipe. À tout moment, il pouvait me dire : tu vas partir, tu

vas disparaître et ton rêve ne se réalisera jamais. J'étais terrorisé parce qu'il avait un pouvoir total sur moi.» Il me regarde. «C'était exactement comme lorsque mes frères étaient dans la maison et qu'il était avec moi dans la chambre. Tout ce que je lis était comme ce que j'avais ressenti. Et même les conséquences que ça a eues sur ma vie plus tard, l'alcool, la drogue et la façon que j'avais de m'autodétruire. Cet article résonnait en moi si vous voulez, ça m'a touché profondément. Je me suis senti obligé de parler. Et je savais qu'en parlant ça allait faire beaucoup de bruit et je ne savais pas si j'étais prêt pour ça. Il était 9 heures du matin et j'avais une pleine journée de boulot ce jour-là. Je n'ai pas arrêté d'y penser toute la journée. Je n'avais jamais rien dit ni à ma femme, ni à mes parents, ni à mes enfants. Jamais. Plus le temps passait, plus je me disais que s'il avait eu le courage de parler, moi aussi je devais l'avoir. Le soir, nous devions aller au restaurant avec mon beau-frère et ma belle-sœur à Manchester. J'ai bien fait attention à ne boire que du jus de fruit pour avoir la tête claire et c'était drôle parce que, je ne sais pas pourquoi, tout le monde rigolait ce jour-là dans la voiture, alors que moi je pouvais à peine respirer. Nous nous sommes assis à la table du restaurant et là j'ai dit: "Écoutez, j'ai lu un article dans la presse aujourd'hui à propos d'un footballeur qui a été abusé quand il était petit garçon. Je vais parler de mon histoire à la presse moi aussi, parce qu'il m'est arrivé la même chose." Ils m'ont regardé ébahis, mais ils sont restés très calmes. Personne ne m'a demandé ce qui m'était arrivé en détail ou quoi que ce soit. Ils m'ont juste dit que j'étais très courageux et qu'ils me soutiendraient.»

Je lui demande s'il imaginait à ce moment-là la suite des événements. «Non, je n'aurais jamais pu croire ce qui allait arriver en l'espace de quelques jours... ou plutôt de quelques heures après que j'ai décidé de parler à la presse.»

Les semaines noires du football britannique

L'article du 16 novembre 2016 dans le *Guardian* n'a pas fait que changer la vie de Paul Stewart. Il a été à l'origine d'un des plus grands tremblements de terre que le sport britannique ait jamais connus.

David Conn est journaliste au *Guardian* et il a fait partie de l'équipe qui a travaillé sur cette affaire dès ses premiers jours, des jours qu'il n'est pas près d'oublier. « L'interview d'Andy Woodward était bien sûr une interview très forte, mais je ne crois pas que quelqu'un aurait pu imaginer à ce moment-là qu'elle allait déclencher le déferlement qui a suivi. »

Cinq jours après la parution de l'interview d'Andy Woodward, le *Guardian* publie un autre témoignage, celui du footballeur Steve Walters qui reconnaît lui aussi avoir été abusé par son entraîneur. Le lendemain, c'est au tour de David White, ancien joueur de Manchester City, de raconter ce qu'il a subi. Les jours qui suivent, d'autres journaux emboîtent le pas au *Guardian* et publient de nouveaux témoignages inédits. Les révélations se succèdent. En une semaine, six footballeurs accusent des entraîneurs de les avoir abusés. Le 28 novembre 2016, on dénombre 20 victimes. Le 1^{er} décembre, deux semaines après l'article initial, elles sont 350.

« Tout de suite après que le *Guardian* a publié les premières interviews, le *Victoria Derbyshire Show*¹ sur la BBC a invité certaines victimes en direct à la télévision, se souvient David Conn. Et ils étaient dévastés, ils s'effondraient en se remémorant leur traumatisme. Toute cette période a été une sorte de déchaînement de gens voulant raconter ce qui leur était arrivé. C'est

1. Des enregistrements de cette toute première émission restée célèbre peuvent se trouver facilement en ligne.

très vite devenu un phénomène social majeur et la Football Association a été contrainte de réagir. »

L'avalanche de témoignages déferle sur le Royaume-Uni et David Conn ne comprend pas ce qui lui arrive. Les journaux, les radios, les chaînes de télévision ne savent plus que faire des appels téléphoniques qu'ils reçoivent par dizaines. Devant ce raz-de-marée, la NSPCC¹, la principale association d'aide à l'enfance britannique, est appelée à la rescousse par la Football Association. Dans l'urgence, elle met en place une ligne téléphonique dédiée uniquement aux victimes d'abus sexuels dans le football. Deux heures après sa mise en service, elle reçoit 50 appels, après trois jours de fonctionnement jour et nuit, elle en compte presque 800.

À son tour, la police réagit. Elle décide de confier les dossiers qui commencent à s'accumuler à une cellule spécialisée dans les affaires de pédophilie, *Operation Hydrant*. Ce groupe d'enquêteurs avait été rassemblé deux ans plus tôt à l'initiative de Theresa May alors secrétaire d'État à l'Intérieur. Il s'agissait de répondre au scandale retentissant de l'ancien animateur de télévision vedette, Jimmy Savile, coupable d'agressions sexuelles sur des centaines d'enfants. Dès lors, toutes les informations qui parviennent aux médias, à la NSPCC ou à la police sont centralisées et recoupées par les inspecteurs d'*Operation Hydrant*. Après quinze mois de travail, en mars 2018, les premiers chiffres tombent : 3 000 affaires ont été révélées, 340 clubs sont concernés, du plus haut niveau jusqu'aux petits clubs amateurs, et 300 suspects sont identifiés.

« Non, je ne pense pas qu'on pouvait s'attendre à ça, reprend David Conn. Et je crois que ce que disent aussi ces événements, c'est que nous ne savions pas à l'époque ce qu'étaient vraiment les abus sexuels. Évidemment tout le monde savait que c'était

1. *National Society for the Prevention of Cruelty to Children* (Société nationale pour la prévention de la cruauté envers les enfants).

un crime et que beaucoup de personnes avaient déjà été arrêtées pour cela, mais je ne pense pas que la société britannique ni les médias britanniques avaient conscience jusque-là de l'ampleur des ravages qu'ils produisent sur les victimes. À l'époque, quand on parlait d'abus sexuels tout le monde imaginait un vieux monsieur tout nu sous son imperméable à la sortie des écoles, on en était là. Je ne pense pas qu'on comprenait vraiment qu'il s'agissait d'enfants se faisant violer. »

Mon obsession, mon rêve

Pour me faire comprendre à quel point ces abus peuvent être dévastateurs, pour se confronter au mal commis, dans toute sa crudité et son horreur, Paul Stewart a accepté de m'emmener en banlieue de Manchester, là où tout a commencé.

Nous faisons la route de Blackpool à Manchester dans son énorme 4 × 4 à la fin de l'hiver 2019. Malgré les interviews qu'il a déjà données, il n'est jamais revenu sur les lieux où la plupart des viols se sont déroulés. Je sais qu'il fait un effort considérable.

Comme pour me rappeler que nous sommes bien au nord-ouest de l'Angleterre, des trombes d'eau se mettent à tomber dès que nous nous engageons sur l'autoroute. Paul reste longtemps silencieux, les yeux rivés sur la route, mâchoires serrées. Puis, rompant la petite musique des essuie-glaces sur le pare-brise, il se met à parler. « J'ai grandi dans la banlieue de Manchester. Il y avait beaucoup de logements sociaux, des logements que le gouvernement mettait à la disposition de ceux qui n'avaient pas les moyens d'acheter une maison. Beaucoup de footballeurs viennent de ce genre de quartier, ils ne viennent pas de familles riches. Le foot, c'est pas un sport de riches. Les riches, ils faisaient plutôt du tennis ou du rugby. Le nord-ouest de l'Angleterre, Liverpool, Manchester, c'était le port, les mines et des industries textiles qui

fermaient les unes après les autres quand j'étais gamin. Je suis né avant les grandes grèves et la répression par Thatcher, mais déjà à mon époque ça n'allait pas bien. »

La pluie s'arrête quand nous arrivons dans son quartier. Paul n'a pas menti. Les petites maisons grises collées les unes aux autres ressemblent à des dessins d'enfants : un toit, deux fenêtres, une porte d'entrée et un minuscule carré de jardin. Rien ne semble avoir changé depuis les années 70. Nous roulons lentement. Paul regarde chaque maison comme s'il venait ici pour la première fois. Un garçon nous double sur un vélo trop grand pour lui, sur le trottoir une dame obèse en peignoir rose bonbon nous dévisage ses poubelles à la main, un chien traverse juste devant nous.

Nous ne retrouvons pas la maison de son enfance, mais, au bout d'une impasse, Paul s'arrête devant l'entrée d'un petit chemin. « C'est là. Venez, on descend. » Après une cinquantaine de mètres au milieu des buissons, le petit chemin débouche sur une passerelle métallique qui enjambe l'autoroute. Arrivé de l'autre côté, je découvre une espèce de grand parc mal entretenu délimité par des grillages troués et de grands peupliers battus par le vent. Au milieu, des terrains de football aux limites à peine visibles et aux cages sans filet. À part une jeune femme qui fait son jogging au loin, nous sommes seuls.

« Je devrais avoir de bons souvenirs ici. C'est un endroit parfait pour jouer au foot, c'est juste à côté de la maison. » Nous continuons à avancer lentement. « Toute mon enfance a été habitée par le foot. Je parlais de foot à l'école, je parlais de foot à table, je jouais tous les jours avec mes frères et mes copains, je regardais les matchs avec mon père à la télé, même la nuit je rêvais de foot. C'était une obsession. C'était mon rêve. »

C'est sur ces terrains qu'il a été repéré pour la première fois par son violeur, Frank Roper. Son regard bleu ciel perdu dans l'horizon, la journée qui a marqué sa vie défile dans sa tête.

« Ce qu'on aimait bien faire après l'école, c'était jouer contre les équipes d'autres écoles. Et là des types comme lui venaient et cherchaient les bons joueurs. Ces types bossaient pour des clubs comme recruteurs, ils dirigeaient des équipes qu'on appelait la *Sunday League* parce qu'on jouait le dimanche. Lui, il travaillait pour le club de Blackpool. Il était connu pour être un très bon dénicheur de talents. »

À l'époque, ce mode de recrutement est très commun, en particulier dans cette région sinistrée où les entraîneurs, comme Frank Roper ou Barry Bennell¹, sont tout-puissants. S'ils voulaient avoir une chance de ne pas finir à la mine ou à l'usine comme leur père, si toutefois l'usine n'avait pas fermé, les garçons n'avaient pas beaucoup d'options : le rock, la drogue ou le foot. Pour Paul Stewart, comme pour Steve Walters, David White, Chris Unsworth, Ian Ackley, Gary Cliff, Tristan Shaw et des dizaines de milliers de garçons de l'époque, c'était le foot. Un football synonyme de gloire, d'argent et de respect.

« Un jour, il est venu pour jeter un œil par ici, voir s'il y avait des gamins plus doués que les autres et il m'a repéré. Comme je jouais numéro 10, il est passé entre les parents qui regardaient sur le bord du terrain en demandant : "Qui est le père du numéro 10?" Mon père était fier de moi, il est allé vers lui pour lui dire que c'était lui. Je me souviens qu'il lui a dit tout de suite qu'il n'avait pas d'argent pour payer quoi que ce soit. Frank Roper lui a répondu de ne pas s'inquiéter pour l'argent. »

En 1975, Paul Stewart rejoint les rangs de la *feeder team*² du Blackpool Football Club, il vient tout juste d'avoir 11 ans.

1. Barry Bennell a été le coach et le violeur d'Andy Woodward, le footballeur qui a déclenché le scandale national. Il a été reconnu coupable d'agressions sexuelles et de viols sur douze garçons et condamné en février 2018 à trente et un ans de prison.

2. Une *feeder team* est une équipe de jeunes footballeurs dont les éléments les plus brillants pourront être intégrés à l'équipe professionnelle à laquelle elle est affiliée.

Une semaine plus tard, lors d'un trajet en voiture avec plusieurs autres garçons, Frank Roper le fait asseoir à l'avant et demande à voix haute : « Alors ? Qui a envie de conduire ? » Paul essaie de se mettre sur les genoux de l'entraîneur, mais au moment où il enjambe le levier de vitesse l'homme lui attrape le sexe à travers le pantalon et l'assoit sur lui. Le jeune garçon n'ose rien dire. Il met ses mains sur le volant et reste tétanisé pendant une minute avant que Roper le rasseye sur le siège du passager.

Si tu parles, je tue ton père, ta mère et tes frères

Quelques jours plus tard, l'entraîneur le fait venir dans sa voiture sur un parking isolé juste après un match. L'homme de 39 ans se couche sur le jeune garçon et le viole. « La première fois qu'il a abusé de moi, il m'a chuchoté à l'oreille que si j'en parlais à quelqu'un, il tuerait ma mère, mon père et mes frères. Il m'a aussi dit : "Tu sais, c'est ça qu'il faut faire si tu veux devenir un footballeur." »

Le viol ne dure que quelques minutes. L'acte terminé, le jeune garçon commence à pleurer sans pouvoir s'arrêter. L'entraîneur se met à paniquer, il doit le raccompagner chez lui mais il ne peut pas le déposer chez ses parents comme ça. Il se met alors à lui parler de football, des matchs à venir, des copains de l'équipe, de n'importe quoi pourvu qu'il se calme, de technique, de dribbles, des maillots et des chaussures qu'il lui donnera gratuitement, de la carrière qui l'attend et, s'il l'écoute bien, qu'il pourra devenir la star qu'il a toujours rêvé d'être. Au milieu du parking vide, dans la Fiat Punto rouge, le violeur parle à l'enfant pendant presque une heure.

Et petit à petit les larmes s'arrêtent de couler. L'entraîneur démarre la voiture et le ramène chez lui. Pour être sûr qu'il ne leur dise rien, il l'accompagne jusqu'au pas de la porte et commence

à discuter avec les parents. Il leur dit à quel point leur fils est doué, il leur dit qu'il a de grands espoirs pour lui. Émus de voir qu'un homme aussi célèbre s'intéresse à leur garçon, ils le font entrer. Paul ne dit pas un mot, il repousse les trois adultes, monte l'escalier en courant et s'enferme dans sa chambre. Désormais, personne ne pourra plus le croire. Et puis, il y a les menaces... Il décide de refouler la douleur au plus profond de lui. Le piège s'est refermé.

Mon corps était là, mais moi non

Les viols ou les coups et parfois les deux ont lieu à chaque entraînement ou presque. Frank Roper sait que sa victime ne parlera pas. Ils vont durer jusqu'à ce que Paul ait 14 ans. « En fonction de son humeur, parfois il me battait, il me tordait les doigts en arrière, et il me disait que mes parents ne m'aimaient pas. Il se servait de sa ceinture pour me fouetter. Il inventait toujours quelque chose de douloureux mais pas trop non plus pour ne pas laisser de traces ou que ça m'empêche de jouer le lendemain. Et ensuite, il se servait de sa bouche sur mon sexe, ou de sa main, ou bien il me faisait utiliser ma bouche sur lui. Parfois il me pénétrait en se couchant sur moi sur les sièges avant de la voiture. Ça ne durait jamais très longtemps. Pendant ce temps-là, moi je m'échappais en rêvant que je jouais à Old Trafford, ou à Wembley, ou que je jouais dans l'équipe d'Angleterre. C'était ma façon de me dissocier de ce qui était en train de se passer. Mon corps était là, mais moi pas. »

Nous quittons les terrains et je le suis vers la maison de son enfance. Cette fois Paul se souvient très bien du chemin. Nous marchons en silence. La petite maison grise est toujours là. Deux fenêtres au premier étage, une fenêtre un peu plus grande pour

le salon au rez-de-chaussée, la porte d'entrée. Pas de jardin, juste assez de place pour mettre une caravane pour partir en famille au bord de la mer.

« Il venait dans ma chambre. Il dormait dans ma chambre. Il était comme un oncle éloigné, assis sur le canapé, qui regardait la télé, qui dormait chez nous. Vous savez, plusieurs fois mes parents rentraient du travail alors qu'il venait d'abuser de moi. Et j'étais en train de pleurer et je me disais qu'il y avait peut-être une lueur d'espoir, peut-être qu'ils allaient se douter de quelque chose. Mais il s'en tirait toujours en racontant: "Il est juste triste parce qu'il a peur de ne pas devenir footballeur. Le petit a tellement envie d'y arriver!" Et alors mon cœur s'effondrait à nouveau. Frank Roper avait deux magasins de vêtements de sport, l'un à Blackpool, l'autre à Manchester. Je me souviens qu'il proposait toujours à ma mère et à d'autres mamans de venir l'aider à trier les vêtements. Il en distribuait gratuitement beaucoup. J'imagine que ça devait plaire aux parents, qu'ils faisaient des économies. »

Nous repartons vers Blackpool, épuisés. Paul Stewart m'a accordé trois jours pour me raconter son histoire et je dois le retrouver le lendemain. Nous faisons la route du retour sans presque dire un mot.

Pas de plan B

La famille de Paul Stewart est modeste. Paul a deux grands frères avec qui il s'entend bien. Ses parents travaillent tous les deux à l'usine. Son père, qui n'est pas allé à l'école longtemps, a grandi à la dure. Il peut être brutal à la maison comme à l'extérieur. Paul se souvient l'avoir vu plusieurs fois se battre au bord d'un terrain. C'est un homme qui ne croit qu'au travail

et qui martèle à ses fils qu'ils ne doivent compter que sur eux-mêmes.

Est-ce que les coups qu'il a reçus l'ont aidé à endurer ce qui a suivi ? Difficile à dire, en tout cas, violé et battu plusieurs fois par semaine par son entraîneur, Paul aurait pu s'effondrer, mais c'est le contraire qui se produit. C'est un peu comme si son martyr le galvanisait. Sur le terrain, il apprend très vite, il est infatigable, plus combatif qu'aucun autre. Les années passent et, en deux ans, il devient le meilleur jeune espoir du Blackpool FC. Ses parents, ses frères, ses copains, le public du dimanche sur le terrain, tout le monde est admiratif de ses progrès et de la carrière professionnelle qui commence à s'esquisser.

Je rejoins Paul Stewart chez lui pour continuer nos entretiens. Je croise sa femme, Beverly, que son petit bichon maltais blanc suit pas à pas dans toute la maison. C'est une grande et belle femme aux cheveux blonds et courts. Nous échangeons un rapide sourire gêné. Après tout, je comprends qu'elle puisse l'être, je suis un parfait inconnu et son mari se confie à moi comme il n'est jamais arrivé à se confier à elle en trente ans de mariage.

Paul m'invite à le suivre dans la grande salle de home cinéma du premier étage. Du sol au plafond, presque tout y est blanc et noir, comme dans le reste de ce que j'ai vu de la maison. Dans un coin de la pièce, près de la baie vitrée donnant sur le jardin, un minibar à l'abandon semble attendre qu'on s'intéresse à lui. Beaucoup de bouteilles de vodka vides hantent ses étagères de verre. Face à lui, au pied d'un écran de projection qui doit faire trois mètres de large, un indescriptible amas de peluches, de tenues de princesses, de trottinettes, de poneys et de poupées, forme une sorte d'étrange monticule multicolore. Paul Stewart est grand-père depuis deux ans et demi. Nous poussons quelques peluches oubliées sur le canapé pour nous asseoir.

La plupart des victimes d'abus sexuels, surtout lorsque ces abus ont été aussi violents et ont duré aussi longtemps, finissent par arrêter la pratique de leur sport et souvent s'enferment dans le silence. Je veux comprendre comment Paul a fait pour persévérer.

« Le terrain était le seul endroit où j'étais vraiment heureux. C'était le seul endroit où personne ne pouvait me faire du mal. Je ne voulais pas que les matchs se terminent parce que je savais ce qui m'attendait après les vestiaires. Les viols me dévoraient de l'intérieur, en permanence, mais quand j'étais sur le terrain, alors là, je n'y pensais plus. Je courais, je volais presque, je ne pensais qu'à marquer des buts, qu'à battre l'adversaire. C'était mon refuge où personne, personne, ne pouvait me faire du mal.

– Est-ce que vous croyez que les abus ont pu créer en vous une sorte de colère que vous avez transformée en force comme pour prouver à votre agresseur que vous étiez plus fort que lui ?

– C'est possible. De toute façon je n'avais pas beaucoup d'autres choix. À l'école, j'étais vraiment un élève catastrophique. Je me souviens qu'un jour le principal m'avait convoqué et m'avait demandé ce que je voulais faire plus tard. Je lui avais répondu que je serai footballeur professionnel. Il m'avait dit qu'il serait plus prudent que j'aie un plan B. Je lui avais rétorqué que je n'avais pas besoin de plan B, puisque j'allais y arriver. J'étais certain que j'allais y arriver.

– Cette volonté n'était-elle pas aussi une faiblesse ? Je veux dire par là que Roper savait à quel point vous vouliez y arriver, donc il savait aussi que vous étiez prêt à supporter beaucoup de choses.

– Peut-être que la réponse à cette question, c'est que les prédateurs comme lui repèrent ceux qui n'ont pas de plan B... Il savait pour moi, ce n'était pas bien compliqué. Il était celui grâce à qui mon rêve pouvait devenir réalité. Donc oui, d'un point de vue stratégique, de son point de vue, j'étais une proie plus intéressante que d'autres. Mais, de toute façon, vous savez, à cette époque et c'est encore le cas aujourd'hui, il y a tellement

de gamins qui veulent jouer en club à Blackpool, Manchester ou Liverpool. C'est un vrai tapis roulant qui déverse des petits garçons en permanence.»

Morceau de viande

À l'époque, l'organisation du recrutement des mineurs par les clubs de football est tout sauf claire et beaucoup de transactions se font avec une poignée de main et une autre d'argent liquide. Grâce à leur talent pour repérer les garçons doués et les former, des hommes comme Frank Roper, Barry Bennell, George Ormond et tant d'autres, convaincus aujourd'hui de dizaines de viols chacun, sont au centre du jeu. Ils écumant les banlieues défavorisées lors des matchs du week-end et, en faisant miroiter aux parents de belles carrières, ramènent les recrues vers les clubs pour lesquels ils travaillent en touchant de solides contreparties au passage.

« Pendant les quatre années passées avec Frank Roper, je passais presque tout mon temps au club en entraînement, tous les week-ends et toutes les vacances scolaires. J'avais les maillots offerts, les tenues officielles, j'étais invité aux matchs avec ma famille. Je savais qu'un jour ou l'autre j'allais signer avec le club. Et c'est ce qui s'est passé. Quand j'ai eu 13 ans, ils m'ont fait signer un contrat d'engagement de formation. En réalité, comme il était interdit de signer avant 14 ans et qu'ils avaient peur que les bons joueurs comme moi soient recrutés par d'autres clubs, ils nous faisaient un contrat antidaté à la date anniversaire de nos 14 ans et le jour de notre anniversaire ils l'envoyaient à la Football Association. Là, on pouvait commencer à toucher un peu d'argent tous les mois, en plus des frais et de tous les voyages pris en charge.

– Le club misait sur vous dans quel but ?

– Nous vendre bien sûr! Un club comme Blackpool n'était pas un grand club. Il gagnait sa vie en vendant les bonnes recrues à des grands clubs bien plus riches. Ça leur rapportait beaucoup plus qu'on ne leur coûtait. La vente d'un bon joueur pouvait leur permettre de tenir une année entière. C'est ce qui s'est passé pour moi et pour au moins une autre recrue de Roper.

– Vous pensez qu'il ait été possible que certains dans le club aient su et aient fermé les yeux?

– Je sais que des parents ont posé des questions à la direction pendant des réunions pour savoir pourquoi il aimait s'entourer de garçons en permanence. Donc c'est bien qu'il y avait des choses louches. Est-ce que je pense que certaines personnes ont détourné le regard? Oui, certaines personnes ont fait exprès de ne pas se poser de questions. Mais, vous savez, à l'époque les mentalités étaient différentes. La société entière préférait mettre ça sous le tapis. Vous savez, je vais être honnête avec vous, une fois qu'un club vous a utilisé et n'a plus besoin de vous, alors vous êtes juste un morceau de viande. C'était comme ça de mon temps et c'est toujours pareil aujourd'hui. Le club se fiche de ce qui peut vous arriver. Vous vous retrouvez sur le bas-côté, parce que vous êtes une marchandise. Au bout du compte, il faut dire ce qu'on est: des marchandises.»

Mais un jour, les quatre années de torture de Paul se sont arrêtées. Paul a 14 ans, il doit fêter ses 15 ans dans quelques jours. Avec les années, les entraînements et les bagarres entre joueurs, le petit garçon est devenu un adolescent fort, enragé parfois. Suffisamment en tout cas pour repousser un homme de presque 40 ans. Après un match, comme d'habitude, Frank Roper fait monter le jeune homme dans sa voiture pour le ramener chez lui. Et comme d'habitude, sans prononcer un mot, il fait un petit détour par le petit parking désert à l'orée d'un petit bois sur le chemin. La nuit est en train de tomber, l'entraîneur gare

sa voiture loin du faisceau lumineux du seul grand lampadaire du parking. Paul ne connaît que trop ce cérémonial et ce qui s'ensuit. Il l'a vécu des centaines de fois. Sans dire un mot, son entraîneur se penche sur Paul, lui enlève sa ceinture de sécurité et s'apprête à défaire son pantalon. Paul le repousse de toutes ses forces, Roper est projeté contre la vitre. Paul se tourne, ouvre la porte et part en courant. Derrière lui, Frank Roper n'essaie pas de le rattraper.

Paul court dans la nuit sans se retourner, il court aussi vite qu'il peut. L'air froid de la nuit s'engouffre dans son T-shirt, dans ses cheveux, les larmes coulent le long ses joues, il quitte l'enfer. En arrivant chez lui, à bout de souffle et trempé de sueur, il ne dit pas un mot à ses parents qui lui demandent ce qui lui arrive, mais il sait que Frank Roper ne le touchera plus jamais.

Le jour de gloire

Dans les jours qui suivent, comme si un accord secret avait été conclu, Frank Roper et son ancien protégé prennent leur distance. Paul Stewart ne démissionne pas du Blackpool FC, mais change d'entraîneur. Les deux hommes s'évitent et donnent le change à ceux qui les croisent. Son abuseur reste un homme puissant qui peut encore stopper net sa carrière. Alors, malgré le courage de son acte, Paul ne parle pas. Même s'il sait, pour l'avoir vu de ses propres yeux, que Frank Roper a déjà d'autres victimes sous sa coupe.

Paul continue son ascension fulgurante. À 17 ans il signe son premier contrat professionnel avec le BFC. Après plus de 200 sélections, à 23 ans, il est vendu par Blackpool pour 200 000 livres et signe avec l'élite du football anglais, Manchester City. Il continue à faire des miracles au poste d'attaquant, marquant 24 buts en une saison. Un an plus tard, Tottenham s'intéresse à lui et met

sur la table 1,7 million de livres. À peine arrivé dans le club londonien en octobre 1988, il continue d'épater les supporters par sa rage et ses talents de buteur.

Le parcours de Paul Stewart est un sans-faute, jusqu'à ce qui reste jusqu'à aujourd'hui le faite de sa carrière, la finale de la Coupe d'Angleterre, le 18 mai 1991. Paul Stewart a 26 ans. Nul autre que lui ne sait à quel point il a souffert pour en arriver là, mais il y est arrivé, comme il se l'était promis.

Paul Stewart a gardé des photos de cette journée. Il me les tend une par une. Sur l'une d'elles, il est bras dessus bras dessous avec la superstar du football anglais, Paul Gascoigne, qui jouait à Tottenham comme lui, sur une autre il serre la main de Lady D avant le début du match. « C'était incroyable, c'était vraiment une expérience. C'était la plus grande compétition de l'époque. Tout le monde voulait jouer la finale! Depuis que j'étais petit, je rêvais d'une finale à Wembley. Depuis le moment où tu gagnes la demi-finale jusqu'au soir de la finale, c'est six semaines de folie. Les médias sont tous focalisés sur les deux clubs, toute la ville, tout le pays ne parle que de ça, tout le monde veut vous interviewer, vous voir. On prenait mes mesures pour un costume pour la soirée qui allait suivre, on a même enregistré la chanson de la finale avec l'équipe. L'expérience est folle! »

Tout en me parlant, Paul se redresse un peu sur sa chaise. Il me regarde et se force un peu à sourire, comme si c'était à moi que ces photos devaient faire plaisir.

« Mais rien n'est plus grand que le trajet dans le bus jusqu'à Wembley, quand on voit les milliers de supporters dans les rues qui hurlent et puis qu'on arrive dans le stade. Là, c'est 85 000 personnes qui vous attendent. On pénètre sur la pelouse et le public est là tout autour de vous. On serre la main de la famille royale. Et puis, quand même, ce soir-là j'ai marqué un but. Donc oui, c'était un peu tout ce dont j'avais rêvé étant enfant qui

se réalisait en quatre-vingt-dix minutes. C'était une journée que je n'oublierai jamais.

– Et pourtant vous dites cela avec une voix triste... »

Je regrette aussitôt mes paroles. Il se fige devant moi, j'ai l'impression qu'il va s'effondrer. Après un long silence, il me regarde à nouveau, contenant ses larmes.

« Je crois que le prix que j'ai payé pour en arriver là était beaucoup trop élevé. » Il se tait à nouveau. « Je vous raconte tout ça avec un cœur lourd parce que ça ne valait pas la peine.

– Mais est-ce que tout cela ne vous a pas aussi maintenu en vie ?

– Oui... Oui. Certainement. Je ne sais pas où je serais si je n'avais pas eu le football. Je ne sais pas si je serais là aujourd'hui si je n'avais pas eu le football auquel me raccrocher. Mais, vous savez, à cette époque, j'aurais tout donné pour trouver du réconfort et un peu de bonheur. À quel prix ai-je eu tout cela ? À quel prix... »

Lendemain de fête

Le lendemain, pour notre dernière journée ensemble, nous nous sommes donné rendez-vous sur le front de mer. Blackpool est une ville qui ne ressemble à aucune autre. En dehors du quartier cosu et classique où habite Paul, Blackpool est une chimère. Depuis la fin du XIX^e siècle, c'est la destination de vacances préférée des familles de mineurs de l'ouest de l'Angleterre, un croisement improbable entre un Disneyland Belle Époque et une cité ouvrière. Face à la mer d'Irlande, sur sa longue promenade balayée par les vents, les salles de jeux vidéos démodés alternent avec les stands de *fish and chips* et les magasins de souvenirs, en attirant le client à grand renfort de néons fluorescents et de mauvaise musique. Face à eux, les immenses pontons sur pilotis qui s'avancent dans la mer n'ont pas bougé depuis cent ans, et sur leurs frêles jambes de bois rongées par les coquillages, la grande

roue et le tir à la carabine font un peu peine à voir. Tim Burton, cinéaste de l'étrange et de la nostalgie, ne s'y est pas trompé en venant y tourner l'un de ses films¹.

Je marche pour aller retrouver Paul. Dans les petites ruelles désertes, des bourrasques soulèvent le sable et les papiers gras des trottoirs, parachevant l'impression d'un lugubre lendemain de fête.

En 1992, juste après sa victoire en Coupe d'Angleterre, sur les magazines de l'époque, Paul Stewart donne l'impression d'un homme comblé par le destin. À 27 ans, blouson de cuir sur les épaules, il donne l'image d'un homme tantôt puissant et déterminé, tantôt rassurant et souriant aux côtés de sa femme et de leur troisième enfant. Les meilleurs clubs du pays se battent pour le faire venir et c'est Liverpool, l'éternelle rivale de Manchester, qui remporte la mise avec le plus gros transfert de l'époque, 2,3 millions de livres.

Mais la réussite, la gloire et l'argent sont-ils suffisants pour effacer les quatre années d'horreur que lui a fait subir son ancien entraîneur ? Très loin de l'image sur papier glacé, en réalité Paul Stewart n'a rien oublié. Les viols et les coups continuent de le ronger dès qu'il sort du terrain.

« Tout a commencé dans une boîte de nuit à Londres. Je faisais la fête avec les autres joueurs de l'équipe et quelqu'un m'a proposé une pastille à avaler. C'était de l'ecstasy, je connaissais bien sûr mais je n'en avais jamais pris. Dès que je l'ai avalée, le sentiment d'euphorie que j'ai ressenti était incroyable, jamais je ne m'étais senti comme ça avant. J'étais heureux, enfin j'étais heureux ! Dès que je sortais, et autant vous dire qu'à l'époque je vivais à Londres et qu'on sortait beaucoup avec les gars, il m'en fallait à nouveau. Et puis comme il y avait des moments où l'euphorie redescendait, je me suis mis à prendre de la cocaïne.

1. *Miss Peregrine et les Enfants particuliers*, sorti en 2016.

Amours, pouvoir et amitiés	272
Une sportive parmi d'autres.	281
La grande famille du sport.	284
12. Une <i>forme</i> olympique	289
Le sommet de la pyramide	290
« Nous parlons avec eux ».	295
Épilogue	305
Nouveau jour	311
Bibliographie	321
Remerciements	325